

Jean-Marie Le Goff: «Les jeunes adultes se demandent plus que jamais s'ils peuvent se permettre d'avoir un enfant ou non»

Le démographe Jean-Marie Le Goff analyse la forte baisse du taux de fécondité observée en Suisse. La parentalité suscite davantage de craintes au sein des jeunes générations, en particulier chez les femmes, qui redoutent l'impact sur leur vie professionnelle



Un père change les couches de son fils, Aarau, 15 mai 2020. — © GAETAN BALLY / KEYSTONE



Céline Zünd

Publié le 14 novembre 2025 à 08:54. / Modifié le 14 novembre 2025 à 20:57.

🕒 5 min. de lecture



Résumé en 20 secondes



En 2024, la Suisse a enregistré son plus faible taux de fécondité jamais mesuré: 1,29 enfant par femme. Depuis 2019, les naissances ont reculé de 9,2%, avec une baisse particulièrement marquée des troisièmes enfants (-13,6%). Ces données, publiées en début de semaine par l'Office fédéral de la statistique ([OFS](#)), sont tirées de l'Enquête sur les familles et les générations, menée tous les cinq ans. La dernière a été réalisée en 2023.

Publicité

Contenus Partenaires

Mobilité combinée: repensez vos déplacements professionnels

Les CFF proposent des solutions durables, rentables et flexibles pour transformer la mobilité des entreprises.

Révolutionnez votre mobilité

L'étude de l'OFS montre aussi que le désir d'enfant décline nettement chez les vingtenaires: alors qu'en 2013 seuls 6% ne voulaient pas d'enfant, ils sont 17% en 2023. Chez les trentenaires la proportion de personnes ne souhaitant pas d'enfant est passée de 9% à 16%. Une tendance qui concerne toute la population: hommes, femmes, formés ou non, qu'ils vivent dans un environnement urbain ou citadin.

Lire aussi: [En Suisse, le nombre de naissances chute, tout comme le désir d'avoir des enfants](#)

L'idée même d'avoir des enfants suscite davantage d'inquiétudes au sein des jeunes générations que par le passé, relève l'OFS. Seuls 40,6% des 20-39 ans estiment qu'avoir un ou plusieurs enfants leur apportera bonheur et satisfaction, contre 52,3% en 2013. A l'heure actuelle, ils sont 20% à redouter un impact négatif sur leur joie de vivre, 22% se soucient de l'effet sur leur couple, et 51% craignent pour leur carrière - une tendance bien plus marquée chez les femmes (62%, contre 40% des hommes).

Parmi les facteurs qui pèsent le plus dans leur décision de fonder ou non une famille, la majorité des jeunes interrogés invoquent d'abord la qualité de la relation avec leur partenaire (63%), leur situation financière (62%), leurs conditions de travail (56%) et les possibilités de garde pour les enfants (56%).

Publicité

Le Temps: Après une légère hausse des naissances entre 2020 et 2021 pendant la pandémie, la fécondité redescend nettement depuis trois ans. Comment l'interpréter?

Jean-Marie Le Goff: Avec prudence, d'abord: il s'agit peut-être davantage d'un report de l'âge à la naissance des enfants que d'une nouvelle baisse de la fécondité. Le taux de fécondité est extrêmement sensible à cette variable. L'âge des femmes à la naissance de leur premier enfant atteint 31,3 ans aujourd'hui en Suisse, soit l'un des plus élevés d'Europe. Ce retardement du projet familial est une tendance forte au cours des dernières décennies. Il faudra attendre cinq à dix ans pour savoir si les femmes qui se trouvent au début de la trentaine aujourd'hui auront un enfant ou non.

Pourquoi les couples retardent-ils leur projet familial?

Depuis les années 1970, toujours plus de femmes poursuivent des études, ou les prolongent, et l'insertion sur le marché du travail est plus tardive. Il faut aussi davantage de temps pour se stabiliser dans la vie professionnelle, et les couples se

forment plus tard. Les jeunes femmes et hommes recherchent «le bon partenaire» pendant plus de temps. Globalement, le passage à la vie adulte s'effectue plus tard.

Lire aussi: [Barbara Lax, fondatrice de Little Green House: «A Genève en particulier, il y a clairement une volonté politique d'éliminer les crèches purement privées»](#)

La dernière fois qu'un taux supérieur à celui du seuil de renouvellement de la population (2,07) a été atteint en Suisse, c'était en 1969. Quelles sont les tendances de fond derrière cette évolution?

On peut citer la montée de l'individualisme et du consumérisme, depuis la seconde partie du XXe siècle. L'extension des moyens de contraception, qui permettent un meilleur contrôle de la fécondité, bien entendu. Enfin, depuis 1990, de plus en plus de personnes n'ont pas d'enfants. Mais ce que montrent ces chiffres, depuis 2020, c'est surtout la montée des incertitudes économiques et des risques sur le marché du travail, qui incitent les jeunes à adopter des modes de vie plus flexibles et à retarder leurs projets familiaux. Avec l'inflation, fonder une famille est devenu plus coûteux. Les jeunes adultes se demandent aujourd'hui plus que jamais s'ils peuvent se permettre d'avoir un enfant ou non.

Publicité

Contenus Partenaires

Mobilité combinée: repensez vos déplacements professionnels

Les CFF proposent des solutions durables, rentables et flexibles pour transformer la mobilité des entreprises.

Révolutionnez votre mobilité

Lire aussi: [Qu'on soit rat de bureau ou d'atelier, la flexibilité, amie et ennemie de l'équilibre entre vie privée et vie professionnelle](#)

Le contexte politique international joue-t-il un rôle?

Il est possible que la conjoncture anxiogène actuelle, politique, économique, voire climatique, joue aussi un rôle dans la décision d'avoir un enfant, mais on doit considérer que cet ensemble de facteurs s'ajoute à ceux qui concernent la situation plus personnelle des personnes.

Parmi les facteurs qui conduisent à une baisse de la fécondité, vous citez aussi la «révolution de genre contrariée», de quoi s'agit-il?

Il y a une incompatibilité croissante, entre l'augmentation du niveau d'éducation des femmes et les rôles domestiques traditionnels qu'elles continuent d'assumer. Après la naissance d'un enfant, les femmes ont tendance à reprendre une activité à des taux plus élevés que par le passé. Elles sont donc d'autant plus sensibles aux conditions qui leur permettront de concilier vie privée et professionnelle. C'est aussi ce que montre l'étude de l'OFS: entre 2013 et 2023, deux facteurs ont fortement augmenté, dans la décision de fonder une famille, en particulier chez les femmes. D'une part, le partage des tâches au sein du couple. D'autre part, les possibilités de garde à leur disposition pour les enfants. Malgré les progrès, les structures de garde ne permettent pas de couvrir les besoins liés à l'évolution des femmes sur le marché du travail. Le manque de politiques de soutien exacerbe les tensions entre ambitions professionnelles et normes familiales.

Pourtant, dans les pays qui ont des politiques familiales et égalitaires, on observe aussi un recul de la fécondité

Les politiques qui soutiennent les familles, l'implication plus grande des pères, la flexibilisation du marché du travail réduisent le dilemme des couples, des femmes en particulier, confrontés à la conciliation entre vie professionnelle et familiale. Ces incitations améliorent les taux de fécondité, mais n'inversent pas les tendances.

Publicité

Lire aussi: [A Neuchâtel, l'école à journée continue convainc mais coûte cher](#)

Vous mentionnez aussi le rôle du modèle éducatif de «parentalité intensive», qui pèse sur la décision d'avoir un enfant ou non...

Les couples - en particulier ceux disposant d'un niveau d'études élevé, issus de la classe moyenne - ont adopté des normes de parentalités ou des styles éducatifs intensifs. Ces modèles valorisent l'autonomie, l'indépendance, ainsi que le développement des compétences émotionnelles et communicationnelles des enfants, exigeant une forte implication des parents, en particulier des mères. Ils s'accompagnent souvent d'une multiplication d'activités de loisirs (musique, sport, théâtre). Assumer cette charge, tant sur le plan financier que logistique, n'est pas anodin. Pour une famille vivant en région périphérique, devoir accompagner un ou plusieurs enfants à deux, trois activités par semaine, peut peser lourd dans la décision d'avoir un deuxième, ou un troisième enfant.

Lire aussi: [Discrètes, toujours plus diplômées et féminines: les élites suisses sous la loupe](#)

C'est d'ailleurs le troisième enfant, qui est en quelque sorte sacrifié: la baisse la plus marquée est observée dans les troisièmes naissances, avec 13,6% en moins au cours des cinq dernières années

Notre étude montre une tension entre deux modèles: celui d'une famille avec deux enfants, qui s'est progressivement imposé en Suisse depuis le baby-boom, et un modèle sans enfant, qui émerge depuis les années 1990, en particulier chez les femmes ayant poursuivi des études tertiaires et qui aspirent à une carrière professionnelle: 30% d'entre elles n'ont pas d'enfant. Ce sont les familles nombreuses qui reculent le plus. Pour une partie des couples, se limiter à deux enfants vise à privilégier la qualité éducative, dans un modèle qui exige un fort investissement des parents. Le retardement de l'âge de la maternité peut aussi conduire à renoncer à un troisième enfant, pour des questions de fertilité. Mais, ce qui est curieux en Suisse, c'est la prévalence de cette norme. Alors qu'en France, de plus en plus de couples décident d'avoir un seul enfant, cette tendance ne s'observe pas en Suisse.

Publicité